

Saint-Denys Garneau 1968

Jacques Brault

Volume 4, Number 4, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036348ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036348ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1968). Saint-Denys Garneau 1968. *Études françaises*, 4(4), 403–406.
<https://doi.org/10.7202/036348ar>

NOTES ET DOCUMENTS

SAINT-DENYS GARNEAU 1968

Il y a vingt-cinq ans, mourait Saint-Denys Garneau. Seul avec l'automne, par un beau dimanche d'octobre, non loin de la rivière Jacques-Cartier. Ce cœur qui flanchait pour la dernière fois ne fit pas grand bruit, on le devine, 1943 étant une année de guerre totale au fascisme. Le torrent, celui des enfances partagées avec la cousine Anne Hébert, le torrent rageait ainsi qu'il rage encore. On ne trouva pas tout de suite le corps; il reposait — enfin. Le temps a passé. Sous un peu de terre québécoise Saint-Denys Garneau a peut-être achevé de mourir. Seul. Malgré les amis, les bonnes intentions, les fidèles, les célébrations, malgré les ennemis, les coups de pied de l'âne, les maladroits, les pavés de l'ours, malgré l'Histoire qui ne désarme pas et force à la survie.

On a tout dit, on a tout écrit au sujet du « cas Saint-Denys Garneau ». À tort. Lui-même s'est renié plus que trois fois, défiant les définitions posthumes. Exemple pour sa génération, gênant pour la mienne, anachronique pour les plus jeunes, pauvre victime pour tous, il me paraît aujourd'hui plus seul que jamais. Il n'en serait pas si malheureux qu'on pense. Écrire... oui, bien sûr, et après ? Cet *après*, il choisit de le vivre de son vivant, j'en suis persuadé, au-delà des apparences qu'il se prêtait et qu'on allait lui donner. Son « œuvre » — quelle dérision pour lui, dans ce mot prétentieux — n'en dit presque rien. Elle annonce que le noir et le gris qui la composent devant nos yeux vont vertigineusement vers la blancheur et le repos. Car tôt ou tard il faut en finir avec les fausses représentations.

Au cours de l'été 1937, comme pour s'éprouver jusqu'à la limite, Saint-Denys Garneau effectue un voyage en Europe. Il voit Chartres et rentre au Québec,

à moitié fou d'angoisse. Dans une note (inédi-
te), il écrit : « Remède ultime : le désert. Esprit de pauvreté. »
Plus rien désormais ne le détournera d'un but extrême :
mourir de sa propre mort. Ce projet dépasse le déter-
minisme instinctuel et la détermination suicidaire. Un
Québécois des années trente a vu ce qui lui arrivait,
ce qui nous arrive, et il regarde sans fermer les yeux.
La vie dite normale est un ennui télécommandé, minu-
tieusement organisé, traité en « bien » de consomma-
tion surcuit ou surgelé selon les goûts appris à l'école.
Même la pauvreté volontaire en devient mauvaise, et
encore plus l'espèce de sainteté qu'est le courage d'être
« soi-même dans ce monde d'aujourd'hui », pour re-
prendre des paroles vraies que la digestion publicitaire
a rendues visqueuses. Reste à sauver sa mort du désas-
tre, à la libérer des pires contraintes : la soumission
et l'héroïsme. Cette tentative de Saint-Denys Garneau,
nous, les commentateurs, nous l'avons fort mal com-
prise. Les textes nous semblent venir d'un souffreteux,
d'un peccamineux qui se désagrège lentement. Possible.
Mais ces textes, *où vont-ils ?* À quelque chose de simple
et de bafoué depuis toujours, à la paix.

*Ah! dans quel désert faut-il qu'on s'en aille
Pour mourir de soi-même tranquillement*

Nous avons manqué à la tâche de laisser mourir
Saint-Denys Garneau comme il le désirait, en toute
tranquillité. Nous avons tourmenté jusqu'au ridicule
le tracé de sa biographie. Certains critiques ont placé
les *Lettres à ses amis* au-dessus du *Journal*, après avoir
préféré celui-ci aux *Poésies*. Peu à peu Saint-Denys
Garneau est devenu un poète mineur, une espèce de
jeune ancêtre qui n'a pas su oser, ne sachant d'ailleurs
pas écrire. Mais un mouvement s'amorce qui nous
convertira au Saint-Denys Garneau de la littérature
québécoise (le seul qui m'intéresse), les travaux se
multiplient qui permettront de lire et d'accompagner
les textes à leur juste allure. Saint-Denys Garneau,
l'homme, pourra enfin récupérer sa mort et l'habiter
selon ce qu'il est. On lui a volé sa vie, c'en est assez.
Que les biophages se consolent, bientôt les machines
écriront leurs Mémoires.

Nous verrons alors, à notre tour, l'ironie prophétique de ces lignes :

Tu croyais tout tranquille

Tout apaisé

Et tu pensais que cette mort était aisée

Nous verrons qu'il est terriblement difficile de mourir en toute nudité, de mourir pauvre et tranquille, sans justification et sans procès de canonisation ou d'infamie. Nous verrons qu'un texte, même très imparfait, même balbutiant, quand il n'est plus qu'un texte, remet toute l'écriture en cause, qu'un poème inachevé plaide par son inachèvement même en faveur des muets de la terre, ceux à qui on a pris la langue et le reste avec, et que nous connaissons bien, nous, les Québécois. Nous verrons aussi que le Saint-Denys Garneau qui demeure parmi nous n'est pas enfoui dans son époque et qu'il a trouvé accueil, au nom de la seule poésie, dans des voix fraternelles, comme en témoignent ces vers, lus au hasard, d'un merveilleux poète :

*Tu te voulais tranquille et de tout repos
ceint de clémence ainsi que le mélèze*

(Gilbert Langevin)

Entre Saint-Denys Garneau et nous, il ne devrait y avoir rien d'autre que la poésie, des mots en vers et en phrases (pour ne pas dire en prose), pas toujours bien accordés aux fameuses circonstances dont chaque matin nous faisons notre croyance et notre drogue imprimée, pas toujours du meilleur côté selon les catéchismes des partis et des factions, mais enfin des mots, des mots qui sont là, qui existent par eux-mêmes, démunis et rieurs à travers maladie et culpabilité, gardant mémoire d'un homme qui n'a plus besoin de notre permission pour être un arbre si cela lui chante, pour être seul et silencieux, pour être son repos, pour être.

JACQUES BRAULT

6 Les poés perdus ne sont pas morts 51
 Ils tiennent des conciliabules pour vous ne parler
 Ils se placent au carrel et vous regardent avec ironie
 Prisonniers des poés perdus!

4 C'est une carole : c'est un j'riut!
 Dans les places ici et là, ailleurs, à travers vingt
 rues qui se croisent
 et l'imagination bon bon sur le trottoir (un jour à
 la même place
 Juste au-dessous de vos pieds
 Le sol se met à vibrer au centre du carrel et vous pas
 au bout de la ligne
 Ils tombent là et se placent au carrel
 On n'y prend pas garde, on ne s'en souvient pas
 mais au moment qu'on décide un voyage
 M'aura s'apprête à la conquête du monde
 Les poés perdus se lèvent comme une armée
 Ils vont placés au carrel et vous regardent avec
 ironie
 Prisonniers des poés perdus!